Sur le front russe, comme tant d'autres...

Témoignage inédit d'un soldat de l'armée impériale allemande recueilli
par Jean-Noël Grandhomme

*On the Russian front, like so many others. The unpublished testimony of an
imperial army soldier, on the 22nd february 1995, by J- N Grandhomme*

*„An der russischen Front, wie so viele andere auch... Ein Soldat der Kaiserlichen
Armee Deutschlands berichtet erstmals. Aufgezeichnet am 22. Februar 1995 in
Rouffach.“ Von Jean-Noël Grandhomme*

Camille Bernhardt

Traducteur : Marie-Thérèse Hickel et Christophe Stoeffel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1934>

DOI : 10.4000/alsace.1934

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 137-146

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Camille Bernhardt, « Sur le front russe, comme tant d'autres... », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1934> ; DOI : 10.4000/alsace.1934

Sur le front russe, comme tant d'autres...

Témoignage inédit d'un soldat de l'armée impériale allemande recueilli par Jean-Noël Grandhomme ¹

Transcription de Marie-Thérèse Hickel et de Christophe Stoeffel.

Je m'appelle Camille Bernhardt, je suis né à Rouffach le 10 mai 1896. Nous étions six frères et une sœur (l'aînée, née en 1893). Étant donné que j'étais l'aîné des garçons, je n'ai jamais parlé le français. Mes frères cadets avaient quelques connaissances dans la langue française. Mon plus jeune frère est de quatorze ans plus jeune que moi, il est né en 1910 (et toujours vivant). À l'école de Rouffach, nous apprenions l'allemand et nous écrivions en gothique. Le *Kaiser* est passé un jour à Rouffach en allant au Haut-Koenigsbourg avec son fils, le *Kronprinz*.

Avant la guerre j'ai vu un zeppelin qui survolait notre maison. À l'arrière il y avait un grand drapeau allemand (noir - blanc - rouge). Il faisait très peu de bruit, si je n'avais pas été dehors à ce moment précis (à 5 heures du matin, quand je suis parti au travail), je ne me serais rendu compte de rien. À 10 heures du matin, il est repassé au-dessus de Rouffach et je l'ai de nouveau aperçu.

Juste avant la guerre, ma sœur est allée au mariage de notre cousine, bonne à Paris. Du coup elle est restée bloquée là-bas, pendant plus de quatre ans, car la guerre a éclaté entre-temps, le retour en Alsace était donc impossible. Elle n'est rentrée qu'ensuite.

Lors de la déclaration de la guerre, en août 1914, j'avais dix-huit ans. Je me souviens que nous étions en train de cueillir des quetsches – c'était une année où la récolte était très abondante – quand le charretier, venu pour emporter la cueillette, nous a appris que tous les hommes âgés de dix-sept à quarante-cinq ans devaient partir le lendemain. Certains avaient même déjà été mobilisés. Le lendemain, à 6 heures du matin, on nous a donc

1. Témoignage en alsacien recueilli à Rouffach le 22 février 1995.

Le frère de Camille Bernhardt.

rassemblés sur la place et nous avons dû marcher vers Réguisheim, puis en direction de Neuf-Brisach. Nous sommes partis sans enthousiasme (qui aime partir à la guerre?), mais il le fallait. Rouffach était alors vidé d'une grande partie de ses hommes. Quelques-uns de mes camarades, dont le fils Ebelin, se sont cachés pour ne pas faire la guerre.

Le surlendemain, nous avons traversé le Rhin vers le grand-duché de Bade, où nous sommes restés pendant quinze jours, toujours en vêtements civils. Puis, on nous a emmenés vers Dresde (Saxe), où il y avait cinq casernes. Nous y sommes restés jusqu'à une huitaine de jours avant Noël. Là, j'ai également vu un zeppelin, qui volait assez haut au-dessus de la ville, ainsi qu'un ballon qui transportait des personnes.

De Dresde, nous avons été envoyés en Russie, mais nous n'avons pas été affectés directement au front. Nous étions *Armierungssoldaten* (auxiliaires de l'armée dans un bataillon de travailleurs). Pendant l'hiver de 1914-1915, notre tâche consistait en des travaux divers pour préparer des abris bétonnés et des tranchées. J'étais avec des Autrichiens, des Bavares, des Saxons, ainsi que des Bas-Rhinois, mais pas de Lorrains. Ces Bas-Rhinois étaient de fortes têtes. Un jour ils ont chanté : « Vive la France! Merde la

Prusse! » Les Prussiens ne s'entendaient pas très bien avec les Bavaois et les Saxons, mais ils n'avaient pas d'autre choix que de combattre ensemble, et nous avec eux.

Les Alsaciens se rassemblaient toujours entre eux et on s'entraidait. Si l'un de nous était en difficulté, les autres faisaient bloc autour de lui. Les Allemands étaient dans l'ensemble assez corrects envers les Alsaciens, bien qu'ils savaient que nous ne soutenions pas totalement l'Allemagne. Ils nous traitaient de « moitié Français » ou alors de « vrais Alsaciens », ce qui voulait tout dire.

À la fin de l'hiver, nous avons été affectés dans une gare de triage, toujours en Russie. On logeait dans un ancien dépôt de locomotives, il y avait peu de place et il y faisait très froid, mais il n'était pas question de récriminer. On recevait notre repas le matin vers 8 heures, puis quelque chose vers 11 heures et de nouveau le soir vers 23 heures ; rien entre-temps. En face, les Russes étaient beaucoup plus nombreux que nous. Un matin, nous avons creusé une tranchée depuis notre position jusqu'au village voisin. Au bout d'une demi-heure de travaux, nous avons entendu des coups de canon, c'était dangereux. Cela devenait intenable. Nous nous sommes réfugiés derrière une maison et les tirs ont cessé. Nous n'avons plus rien vu et plus rien entendu, mais je me demandais ce qu'il allait advenir de moi.

Un autre jour a retenti le cri : *Antreten!* (rassemblement). Cette fois, nous avons dû couper de jeunes sapins dans une forêt toute proche pendant toute une journée, dégager les branches et les jeter en tas. Le soir, épuisés, nous avons appris, dès que nous nous sommes approchés de la barrière, que le ravitaillement ne serait pas distribué avant une heure. Il faisait très froid au-dehors, mais presque autant dans le dépôt : un grand hangar avec deux ouvertures béantes sans portes, sommairement bouchées par des lattes. Après le repas tant attendu, arrivé à 3 heures du matin, nous avons pensé pouvoir regagner notre cantonnement, mais non : « Rassemblement! », on nous a dit qu'il fallait continuer le travail commencé. Nous avons cherché les troncs des sapins que nous avions coupés pendant la journée, nous les avons fichés en guise de piquets un peu en avant de la tranchée et nous les avons entourés de fil de fer barbelé, tout en tendant du fil entre chaque piquet. Il fallait marcher assez loin dans l'obscurité, traverser des champs, sauter des fossés ; on trébuchait souvent, bien sûr.

Les Allemands, qui avaient déjà occupé le secteur à l'automne, avaient construit une tranchée bien solide, que les Russes avaient toutefois réussi à prendre. Ce jour-là, on a ramassé 175 soldats allemands morts et on disait que, comme les Russes employaient de plus gros effectifs dans leurs attaques, ils en auraient eu 5 000. Ce n'était pas beau à voir. Les Russes étaient arrivés à faire sortir tous les Allemands de leurs abris. À chaque

Pendant les classes à Dresde? Avec une mascotte (chat).

assaut, les pertes en vies humaines étaient aussitôt remplacées au moyen de renforts (ce qui explique le nombre élevé de morts). J'ai eu pitié des blessés qui avaient essayé de trouver refuge dans des bottes de foin pour échapper au froid, mais qui, quand je les ai aperçus, étaient tous décédés. À 3 heures du matin les *Stosstruppen* (troupes de choc) sont arrivées pour débusquer les derniers Russes de leurs cagnas. Il fallait les poursuivre pour les empêcher d'installer une nouvelle position fortifiée (*Stellung*) un peu plus loin. Quant à nous, nous avons continué à poser des pieux, l'un à côté de l'autre, et à dérouler le fil de fer barbelé, afin que l'ennemi ne puisse pas passer.

Ensuite, nous sommes revenus en Allemagne et dans un village, j'ai vu Hindenburg ainsi que d'autres généraux allemands. Le maréchal von Hindenburg était un homme de taille moyenne, assez corpulent, il était venu pour donner du courage aux soldats du front Est, mais il l'a fait au pas de charge et ceux qui l'accompagnaient aussi. Puis nous sommes retournés sur le front. Pour nous repérer la nuit, nous avions des fusées éclairantes qui nous éblouissaient plus qu'autre chose. On se prenait tout de même les pieds dans les réseaux de fil de fer barbelé posés à dessein par l'ennemi. Nous avions aussi des masques à gaz, qui n'ont heureusement jamais servi. Les Russes utilisaient des lance-flammes. Les sentinelles devaient se tenir sur leurs gardes. Un de mes camarades a été mitraillé par un avion alors qu'il se tenait pourtant à couvert dans une tranchée. Quant à moi, au cours des attaques, je me dissimulais le plus possible dans les trous d'obus. J'évitais de tirer. Je n'ai jamais été témoin de fraternisations, ni d'échanges

de nourriture. La seule chose que nous faisions, c'était de récupérer les mégots que les Russes nous jetaient. Un jour, ils nous ont fait comprendre qu'ils seraient intéressés par des lampes de poche, qui faisaient fureur chez eux ; mais nous n'en avons pas.

Nous avons suivi une autre formation, destinée à permettre aux troupes de poursuivre l'ennemi plus facilement quand l'occasion se présenterait. Débarquée en trois jours, toute une division fut employée à l'installation d'une nouvelle ligne de chemin de fer, ainsi qu'une quinzaine d'entre nous. Les travailleurs étaient placés sous la protection des soldats afin de pouvoir exécuter leur mission en toute tranquillité. Il fallait construire des ponts, équarrir des poutres, tailler des pieux. Après l'offensive nous avons fait beaucoup de prisonniers russes, qui devaient travailler. Nous avons constaté avec un grand déplaisir qu'ils étaient mieux traités que nous. L'écartement des rails de chemin de fer en Russie était plus large qu'en Allemagne et nous avons arrangé cela en sciant et déboulonnant les rails d'un côté de la voie et en les remettant en place afin que le nouvel écartement corresponde aux normes allemandes. Cette opération était assez rapide et nous progressions en moyenne d'un kilomètre par jour. Mais nous autres qui n'avons jamais travaillé au chemin de fer, éprouvions quelques difficultés pour apprendre les techniques de la pose des rails.

En étant au front pour la première fois, j'espérais avant tout de ne pas avoir à souffrir en cas de blessure : soit je m'en sortais sans blessure, soit je mourrais et ne ressentais plus rien. Finalement, j'ai été blessé à la fesse dans le village de Marinovka. J'ai eu l'impression de recevoir une grande claque. On m'a fait un bandage provisoire dans la tranchée, puis j'ai été transporté vers l'arrière avec un *Feldwebel* (adjudant) et un autre Alsacien blessé au bras. J'étais bien content de quitter le front.

Le *Lazaret* était installé à Kiev, où coule le Dniepr, un fleuve assez profond. Comme nourriture j'avais souvent du pain avec des morceaux de lard grillés ; c'était bon, mais gras. C'est là que j'ai appris la nouvelle de la révolution russe. Dans le *Lazaret*, les révolutionnaires avaient tout détruit : le plancher en bois (qui laissait le ciment à nu), les étagères, les armoires, afin d'avoir de quoi se chauffer car le bois manquait. Une fois rétabli, j'ai cherché ma compagnie pendant cinq jours et je l'ai trouvée dans une gare qui grouillait de soldats. L'idée d'une désertion ne m'a jamais effleuré l'esprit à cause de l'anarchie en Russie après la révolution. Personne n'aurait osé passer du côté russe car on ne savait pas si ce n'était encore pire que notre condition de soldat allemand. Sur le front Ouest, j'aurais peut-être essayé, mais pas ici. C'est bien pour cette raison que les Alsaciens-Lorrains étaient envoyés sur le front de l'Est. Par ailleurs, deux Allemands qui avaient voulu désertir avaient été rattrapés par une sentinelle, puis pendus à Kiev. J'ai eu la croix de guerre pour ma blessure, un de mes camarades originaire de Mulhouse ne voulait pas de cette décoration, mais il l'a quand même acceptée en fin de compte.

Nous avons ainsi pu avancer très profondément en Russie jusque vers la ville de Kharkov, dans le sud, où nous avons encore pu nous baigner dans le fleuve Donetz au mois d'octobre. Sur ce fleuve, il y avait un pont tellement bas qu'on se mouillait en marchant dessus, on ne voyait pas dans quel sens coulait le fleuve. Dans cette ville, il y avait un carillon, des hôtels bien chics, des gens aisés qui roulaient en carrosse, un pavage en pierres arrondies sur lequel il ne doit pas être facile de marcher avec des talons hauts comme en ont ces dames. J'ai bu de la bière, car il y avait une brasserie. J'ai travaillé de nuit avec, entre autres, des femmes, dans une boulangerie dont le fournil était aménagé comme celui de Rouffach. Il fallait pétrir la pâte à la main. Tout le monde était en nage tellement le travail était dur. À Kharkov, il y avait aussi des fabriques de chocolat, de bonbons et des petits gâteaux.

Les civils russes accueillaient assez bien les Allemands en Ukraine (une région aussi grande que l'Allemagne), car les révolutionnaires russes pillaient, tuaient alors que les Allemands les aidaient. Nous nous entendions bien avec les Russes (mais pas avec les bolcheviks) et nous avions même des camarades russes avec qui nous sommes allés au bal. Mais personne n'est resté sur place (pas de mariage par exemple), nous sommes tous rentrés.

À Kharkov il n'y avait pas de magasins, pas de devantures, tout se vendait sur deux grands marchés. Les paysans arrivaient et étalaient leur marchandise sur un morceau d'étoffe. Nous allions même à l'église et un aumônier passait nous voir de temps à autre. J'ai eu trois permissions durant mon affectation au front russe. Grâce à la complicité du maire, le docteur K., qui a signé les papiers, j'ai eu des permissions pour travaux agricoles, alors que j'étais boulanger. Bien entendu, j'étais très content de rentrer. Chaque fois que nous allions en permission, nous devions laisser nos armes sur place (soixante cartouches, deux grenades et le fusil), nous les récupérions lors de notre retour de permission. Après chaque permission, nous avons dû suivre une nouvelle formation à Leipzig. Là, lors d'une représentation de cirque à laquelle j'ai assisté pour trois marks, j'ai vu des acteurs déguisés en soldats tchèques, hongrois, autrichiens, bulgares.

Partout, le problème principal était le manque de nourriture. Elle était meilleure quand nous étions à Dresde à la fin de 1914 : une tasse de café, deux petits pains au lait, trois livres de pain tous les trois jours. J'avais alors un nouvel emploi : il s'agissait de fabriquer des ustensiles pour roulante (*Feldküche*). Petit à petit, le ravitaillement s'est fait plus rare, notamment sur le front russe. Nous recevions les rations pour deux jours.

Je faisais partie d'un régiment de Saxons qui n'étaient pas très fanatiques. Ils étaient surnommés les *Kaffeesachsen*. Je suis resté seul Alsacien dans un village avec eux, les autres stationnaient dans la petite ville voisine.

Nous sommes repartis d'Ukraine en train. Il y avait un convoi de trois trains (je me trouvais dans le premier d'entre eux). Entre ceux du premier et du deuxième régnait une très grande rivalité. Les autres nous ont juré qu'ils nous tireraient dessus si nous arrivions les premiers en Allemagne. Lorsque notre train a voulu démarrer : impossible ! Les autres avaient enlevé la locomotive et l'avaient accroché à leur propre convoi. Par ailleurs, nos wagons croulaient de tous côtés, les plafonds s'effondraient. Était-ce du sabotage ou simplement de la vétusté ? Finalement, les autres sont donc partis devant. On a retiré quatre wagons à notre convoi et les hommes qui les occupaient se sont entassés dans les autres. Nous étions à cinquante hommes dans des wagons à bestiaux, on ne voyait pas ce qu'il y avait dans les autres wagons. Le premier jour, nous avons parcouru assez peu de kilomètres, nous avons avancé de deux ou trois stations seulement ; le deuxième jour il a neigé et nous avons passé la nuit à Kharkov. Les Russes n'étaient pas pressés de réparer leurs voies. Notre train était un modèle très ancien, une des locomotives a dû être laissée à Kharkov car la charge des wagons était trop lourde pour elle. Le voyage de retour fut très long, nous devions nous arrêter souvent pour récupérer des soldats allemands tout le long de la voie ferrée.

Dans une gare, il y eut un coup de canon. La pièce était posée sur un train. Notre sentinelle, cachée sous un abri camouflé, est allée voir ce qui se passait. On croyait que c'étaient des bolcheviks et nous étions prêts à tirer, mais en fait c'étaient des Ukrainiens. Les Allemands aidaient les Ukrainiens contre les bolcheviks. Le problème, c'est qu'on ne pouvait pas beaucoup parler avec eux du fait de la langue, mais on avait un interprète. Le voyage se faisait par étapes, on roulait une journée puis on restait au même endroit pendant trois ou quatre jours, puis on repartait. Dans cette gare, il y eut encore trois coups de feu : l'un a endommagé le château d'eau, dont le robinet a été fermé. Heureusement, nous pouvions trouver de l'eau non gelée dans un fossé assez profond.

On recevait de la nourriture de façon épisodique, souvent une ration pour trois jours devait suffire pour une semaine, on s'entraidait entre soldats en se partageant la nourriture. On devait aussi surveiller la voie ferrée de peur d'un sabotage éventuel. Il faisait très froid et il neigeait beaucoup, j'avais souvent de la neige jusqu'au niveau du ventre. Les civils étaient vraiment heureux de nous voir et souvent ils chantaient quand le train passait. Ils étaient terrorisés par les pillards russes qui pouvaient tout leur prendre. Nous avons logé chez une femme ukrainienne : nous, les trois soldats alsaciens, et elle, la civile ukrainienne, dans une maison minuscule avec cuisine, chambre et salon dans la même pièce. Cette femme était habillée de vêtements tissés avec de la laine de mouton et elle était enceinte. Elle filait la laine avec un rouet, c'était joli à voir. Elle avait un fils et une fille folle. Au début, elle se méfiait un peu de nous : elle avait dû en voir

d'autres avec les Autrichiens. Je ne sais pas où se trouvait son mari, peut-être était-il soldat ? Nous sommes restés chez cette femme jusqu'à notre départ pour l'Alsace. Nous avons fait cuire des bonhommes en pâte pour la Saint-Nicolas, car elle possédait un grand four. Nous avions tout ce dont nous avions besoin : farine, œufs, beurre. La femme était bien gentille. Elle nous recommandait de tout bien fermer à clé lorsqu'elle sortait et que nous restions tout seuls. Au-dehors circulaient des traîneaux attelés à des chevaux.

C'est là que nous avons appris que la guerre était terminée. Le dernier coup de feu que j'ai entendu fut destiné à deux Russes, qui furent tués en représailles car le train avait été attaqué. Notre wagon avait été touché par des tirs et mon voisin de wagon, atteint par une balle, avait été tué. J'ai eu beaucoup de chance et un bon ange gardien ! On devait sans cesse être sur nos gardes, car les Russes nous harcelaient. Nous avons parlementé et leur avons demandé de nous laisser rentrer chez nous. Nous avons refusé de leur livrer nos armes, sûrs qu'ils nous fusilleraient si nous étions désarmés. Les gares étaient gardées militairement, mais il n'y avait plus d'ordre établi, les officiers n'avaient plus rien à dire, on les avait dépouillé de leurs grades. Notre train était protégé par des sacs de sable.

À partir de la Pologne, la voie ferrée était en meilleur état. Les Polonais qui faisaient partie de l'armée allemande seraient bien rentrés chez eux quand on est passé en Pologne avec notre train, mais ils n'eurent pas le droit de quitter le convoi. À un moment, avec un camarade, nous avons dû voyager dans un train civil pour retrouver notre compagnie. Les femmes portaient des vêtements en poil de mouton. Le voyage a duré trois mois en tout.

Quand nous sommes rentrés, nous avons reçu des vêtements civils lors d'une halte à Leipzig, où nous avons aussi reçu une nourriture un peu meilleure. Nous avons fait un tour dans la ville en vêtements civils, tissés avec des orties (un manteau, des sous-vêtements doux comme de l'angora), mais très fragiles (je les ai entreposés dans mon grenier, où ils sont tombés en miettes). Au cours de cet hiver de 1918 il y avait, ici comme ailleurs, une grande épidémie de grippe, la grippe espagnole. De Leipzig, nous sommes allés vers la ville de Halle, où j'ai rencontré un lieutenant alsacien prisonnier des Allemands, car il servait dans l'armée française ; il avait beaucoup de chocolat ; finalement il est rentré avec nous. Puis nous avons encore fait trois haltes jusqu'à notre arrivée au pont de Kehl. Dès que nous sommes entrés dans le grand-duché de Bade, on nous a regardés de travers en tant qu'Alsaciens. À Strasbourg, nous avons été examinés par des médecins et l'on nous a posé des questions à propos de notre affectation durant le conflit (ils voulaient savoir, entre autres, si nous nous étions engagés volontairement dans l'armée allemande ou si on n'avait pas eu d'autre choix).

Nous étions plein de poux et, à notre retour en Allemagne, nos vêtements ont été nettoyés dans un bain de vapeur. Le problème, c'était que les œufs n'étaient pas tués. Nous étions surveillés par des Algériens, qui nous faisaient peur. Nous n'avions pas le droit de sortir de la caserne. Les marks allemands nous ont été changés contre des francs français.

Lorsque je suis arrivé à Rouffach, le 31 janvier 1919, peu de choses avaient changé, car ma dernière permission datait d'à peine trois mois. Les soldats allemands avaient quitté la caserne très rapidement et n'avaient emmené que le strict nécessaire ; les paysans du coin sont venus se servir en matériel dans l'ancien parc du génie (*Pionnierpark*) abandonné. Un de mes frères (Henri, né en 1898) est tombé (sous l'uniforme français) près de Verdun en 1918 ; il me donnait toujours des trucs pour obtenir des permissions, mais lui n'en a jamais bénéficié. Son nom figure sur une stèle à Verdun. Sa mort m'a fait beaucoup de peine. Ma mère a dû beaucoup souffrir durant la guerre, car deux de ses fils étaient au front. De plus, sa fille était à Paris : elle donnait des nouvelles grâce à la Croix-Rouge, qui faisait transiter le courrier par la Suisse. Au cours de la Deuxième Guerre mondiale, les Allemands n'étaient plus les mêmes que ceux que nous avions connus durant la guerre 14-18. La guerre est une chose absurde qui coûte de l'argent et laisse beaucoup de morts.

Résumé

Témoignage inédit d'un soldat de l'armée impériale allemande
recueilli par Jean-Noël Grandhomme

Comme de nombreux autres Alsaciens, Camille Bernhardt, né à Rouffach en 1896, a servi pendant la guerre sur le front russe. Âgé de près de quatre-vingt-dix-neuf ans, il nous livre ici un ultime témoignage, qui met en lumière une forme de mobilisation peu connue, celle des jeunes de seize à vingt ans dans des bataillons de travail. Ce récit illustre également le maintien sur le front de l'Est – l'Ukraine en l'occurrence – de nombreuses troupes allemandes après la Révolution russe et la paix séparée de Brest-Litovsk. Il montre enfin comment le chemin du retour des soldats vers leurs foyers a été long et pavé d'embûches.

Zusammenfassung

„An der russischen Front, wie so viele andere auch... Ein Soldat der Kaiserlichen Armee Deutschlands berichtet erstmals. Aufgezeichnet am 22. Februar 1995 in Rouffach.“ Von Jean-Noël Grandhomme

Camille Bernhardt wurde im Jahre 1896 in Rouffach geboren. Wie so viele andere Elsässer auch war im Ersten Weltkrieg Soldat, und zwar an der russischen Front. Im hohen Alter von knapp neun-und-neunzig Jahren gibt er uns hier seinen wohl allerletzten Bericht. Wir lernen bei dieser Gelegenheit die Arbeitsbataillone kennen, das war eine Form der Mobilmachung, die kaum bekannt ist. Eingezogen in diese wurden die jungen Männer von sechzehn bis zwanzig Jahren. Was dieser Bericht ebenfalls illustriert, ist, daß das Deutsche Kaiserreich auch nach der russischen Revolution und dem separaten Friedensschluß von Brest-Litovsk an der Ostfront – die Rede ist von der Ukraine – noch viele Truppen stehen ließ. Wir erfahren außerdem, wie lang der Heimweg war und mit welchen Schwierigkeiten die Heimkehrer fertig werden mußten.

Summary

On the Russian front, like so many others. The unpublished testimony of an imperial army soldier, on the 22nd february 1995, by J- N Grandhomme

Like so many Alsatians, Camille Bernhardt born in Rouffach in 1896, was a soldier on the russian front during the Great War. At 99 years old, he testifies on his experience of the work battalions for youth between age sixteen and twenty. The story also documents the fact that a great many german troops remained on the Eastern Front, and especially in Ukraine after the Russian Revolution and the Brest-Litovsk peace treaty. It shows that the way home was an long and arduous road for the soldiers.